



HAL
open science

L'invitée du mois: Colette Pétonnet. Propos recueillis par Thierry Paquot (17 novembre 1995)

Colette Pétonnet, Thierry Paquot

► To cite this version:

Colette Pétonnet, Thierry Paquot. L'invitée du mois: Colette Pétonnet. Propos recueillis par Thierry Paquot (17 novembre 1995). *Urbanisme*, 1996, 286 (Violences), pp.5-11. <halshs-00005413v2>

HAL Id: halshs-00005413

<https://shs.hal.science/halshs-00005413v2>

Submitted on 20 Sep 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'invitée du mois

Propos recueillis par Thierry Paquot (nov. 1995)



Colette Pétonnet

Référence de publication :

Colette Pétonnet, 1996 (janvier-février), « L'invitée du mois. Propos recueillis par Thierry Paquot (novembre 1995) », Revue *Urbanisme*, n° 286 (Violences), pp. 5-11, ISSN 1240-0874.

Egalement en ligne sur le site de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris 12.

<http://www.univ-paris12.fr/iup/8/urbanism/881/petonnet.htm>

©Thierry Paquot. Mis en ligne avec l'aimable autorisation de Thierry Paquot]

C'est à Paris dans le quartier "populaire" d'Aligre – du nom de la femme du président du Parlement, Etienne d'Aligre (1592-1677), qui a participé activement à la création de l'Hospice des enfants trouvés, pas très loin de la place créée en 1778, qui l'honore – que se trouve le passage de la Main d'or, du nom d'une auberge, alors célèbre, dans lequel habite une "ethnologue des banlieues". Sur un mur aveugle d'un immeuble, à quelques pas du sien, l'on peut lire "résistance poétique" écrit au moyen d'un pochoir. Comme quoi la ville nous réserve toujours des surprises, de celles qui ont tant plu aux surréalistes ! Paris s'agite en écho aux inquiétudes estudiantines, et ce "mot d'ordre" émanant d'un "parti " inconnu me semble "coller" à son temps. En effet, il nous faut "habiter" notre espace, et comment le faire autrement que "poétiquement" ? C'est avec cette injonction heideggerienne en tête que je rencontre Colette Pétonnet dans le hall de son immeuble. Elle vient de prendre son courrier et me dit : "C'est vous que j'attends ?". Ai-je un physique "d'interviewer" ? Nous prenons l'ascenseur ensemble et pénétrons dans son logis éclairé par un chaleureux soleil d'automne. Je sens que le voyage sera aventureux, d'autant qu'elle refuse l'usage du magnétophone. "Non, non, je n'ai jamais branché ce machin ! Il faut entendre la parole, la capter, la restituer, lui donner sa fluidité, il faut rester avec celui qui parle, qui vous parle, et que rien ne vous échappe..." Honteux, j'avoue ne pas avoir de papier. Généreuse, elle m'en donne une liasse. Par où commencer ? Par le commencement.

Th. P. Comment devient-on une ethnologue des banlieues ?

Colette Pétonnet : Par une rencontre, ou plus précisément des rencontres. Mais la rencontre ne devient décisive que dans certaines circonstances. Au sortir de la guerre, je suis étudiante à Poitiers, je ne sais pas ce que je veux. Je ne sais pas ce que je peux. Je ne me connais guère, et là, la rencontre est impossible, je touche à tout, un peu de psychologie, un peu de droit, un peu de philo, je monte à Paris et je

suis effrayée par l'agitation de la grande ville, par la diversité des trésors qu'elle recèle et que je ne sais apprécier, je suis déçue par l'Université, je ne comprends pas le pourquoi de ces cours magistraux, je ne perçois pas l'intérêt de ces leçons dont l'académisme m'accable et m'endort. Je pars. Loin, au Maroc, à Casablanca, puis à Rabat, pendant sept ans. Je suis "adoptée" par une famille. Ma "sœur" travaille avec moi. Je suis d'ici et d'ailleurs. Je parle l'arabe et suis émerveillée par la richesse des formules de politesse, par l'attention que la langue porte au quotidien, au banal, aux objets simples, aux tâches ordinaires, je ne lis pas, j'écoute et j'observe. Puis je reviens en France comme fonctionnaire à Paris, je rencontre Louis Moreau de Bellaing. Remarquant les poteries et les instruments artisanaux que j'avais rapportés de mon séjour maghrébin, il m'incite à m'inscrire en ethnologie, à reprendre mes études, à utiliser le savoir acquis au Maroc. Il m'emmène au musée de l'Homme suivre les cours d'André Leroi-Gourhan, véritable "rencontre", qui explique grandement ma carrière et ma vie. A l'Institut d'ethnologie, je fus heureuse. Quelle différence avec les facs que j'avais connues. Enfin on me parlait vraiment de l'Homme, comme je l'avais désiré sans savoir l'exprimer. Il est vrai que les professeurs étaient assez exceptionnels : André Leroi-Gourhan est diplômé de russe et de chinois, ethnologue et préhistorien ; Roger Bastide, spécialiste de la mystique chrétienne, envoûté par le Brésil, passera sa vie à passer les frontières des disciplines (psychanalyse, linguistique, anthropologie, etc.). Ils ont su m'initier à l'ethnologie et m'entourer suffisamment pour me conduire à la thèse et au CNRS, où je suis entrée en 1969. Avec Leroi-Gourhan, on allait sur le terrain – en Normandie –, on apprenait à dessiner, à faire des relevés, à écouter, etc. J'avais choisi l'option Océanie, espérant repartir au loin. Mais quand il a fallu définir un sujet de thèse, comme je continuais à gagner ma vie dans le service public, les deux professeurs m'ont prévenue : "Il n'y a pas assez de crédits, vous n'aurez pas un sou de mission. Pourquoi ne pas étudier ces terrains de banlieue où vous travaillez tous les jours ?". Ils m'ont tous les deux incitée à accepter. "La banlieue, a dit Leroi-Gourhan, il n'y a personne de nous là-bas". J'y suis restée longtemps, le temps de faire deux thèses. La vie passe vite. Ensuite il est trop tard pour partir. La banlieue est un terrain ingrat ; on y acquiert des connaissances sur des mécanismes d'émigration par exemple, des modes de vie, mais on n'y devient pas un spécialiste ni un savant. On y apprend à maintenir la distance nécessaire entre l'observateur et l'observé mais cette expérience ne se transmet pas. Les ethnologues classiques possèdent des tonnes d'informations qu'ils exploitent tranquillement, des réserves pour dix ans. A la fin de ma carrière, je me dis que j'ai beaucoup travaillé, j'ai écrit et publié, mais je ne suis devenue spécialiste en rien, ni de la banlieue, ni même des "prolos". Tout a changé d'ailleurs. Je n'ai pas dans ma besace de quoi écrire un texte qui en vaille la peine sur la pharmacopée, les pratiques magiques ou les réseaux de parenté. Sur ces thèmes, on ne recueille ici que des bribes, des traces, je ne possède pas de langue nouvelle même si le français approximatif ou argotique des informateurs n'a pas de secret pour moi. En plus vous avez du mal à faire entendre votre voix. Vos compatriotes ne vous croient pas comme ils ont tendance à le faire d'emblée vis-à-vis de celui qui revient d'un terrain exotique. Ils font confiance à leurs idéologies. Ce n'est pas simple ni exaltant d'être ethnologue près de chez soi, dans les zones urbaines. Et pourtant je pense que j'ai ouvert une voie. D'autres s'y sont déjà engagés.

Th. P. : En quoi consiste le métier, le savoir-faire de l'ethnologue des banlieues ?

C. P. : Comme le conseillait Leroi-Gourhan, l'ethnologue doit "se faire comme étranger à son propre milieu", aussi, tous les matins je partais dans le Val-de-Marne retrouver la cité de transit que j'étudiais. Parfois avec lassitude, parfois avec plaisir. Mon "terrain" était banal, un immeuble ressemblant à d'autres immeubles du

coin, ma "population" était composite, des Italiens, des Espagnols, deux Algériens et une grande majorité de Français, pauvres, rien de très stimulant, de très valorisant. Quand je sentais mon attention baisser d'intensité, je me plongeais dans la littérature anthropologique sur l'Amazonie ou le Sepik, je partais dans d'autres contrées pour mieux revenir à la mienne, à celle que je voulais comprendre de l'intérieur. On ne peut travailler sans sympathiser. Il faut toujours conserver un regard distancié, ce qui est plus difficile ici, du moins je le crois, que dans un village totalement étranger à votre culture. Tous les jours je rencontrais des hommes et des femmes qui m'accueillaient par mon prénom, qui avaient compris que je n'étais pas de mère avec la mairie, que je ne "doublais" pas les services sociaux, que je rédigeais un livre, avec tout le mystère qu'un tel projet dégage autour de lui. Il me fallait surtout ne pas aider, ni assister qui que ce soit, ne jamais me substituer à l'assistante sociale. Il n'est pas facile d'être dépourvu de rôle. Mais il le fallait, sinon tout était faussé. En leur donnant un coup de main, finalement je les aurais mis en péril. Du reste, ils ne me le demandaient pas. Ils m'offraient le café et me racontaient des épisodes de leur vie. Je me contentais de leur donner parfois des informations mais des conseils, jamais. Déjà qu'il n'est pas simple de décrire ces trajets individuels et d'en dégager des parcours sociaux, des explications, des théories. Si l'affectif s'en mêle, on devient incapable de restituer l'intimité des gens sans y projeter ses propres affects. L'étonnement doit être journalier, c'est le seul moyen pour faire de l'ethnologie comme l'entendait Leroi-Gourhan : "l'ethnologie étudie des individus constituant des groupes qui se perçoivent ou sont perçus comme des unités distinctes." C'est l'administration qui m'a soufflé le titre de ma thèse. En effet, un fonctionnaire m'a dit, après m'avoir demandé ce que je faisais : "Ah, vous vous occupez de ces gens-là". *Ces gens-là* a été publié en 1968 aux éditions François Maspero, en septembre. Son écho a été faible... Quelques collègues m'ont écrit, même les "gauchistes" ont ignoré ce travail sur les prolétaires, des vrais prolétaires bien éloignés des concepts de la sociologie marxiste, il est vrai ! En revanche il s'est très bien et vite vendu.

Th. P. : Pourquoi avez-vous échappé aux diverses "écoles de pensée", par volonté personnelle, par refus du carcan doctrinal, par isolement ?

C. P.: J'ai commencé mes études d'ethnologie relativement tard, j'arrivais avec mon expérience marocaine, j'avais une certaine maturité, aussi ai-je pu m'abstenir d'un engagement politico-idéologique et mettre en pratique les leçons de Leroi-Gourhan et de Bastide, en partant de l'expérience. Celle-ci précède les lectures et la théorisation. D'autant plus que mon "objet d'étude", le petit peuple, les prolétaires des banlieues, le dessous du panier, était magnifié par les uns (les syndicalistes, les militants révolutionnaires, de nombreux sociologues, etc.) et craint par les autres (les élus, les travailleurs sociaux, etc.). Pour réaliser, avec une certaine sérénité, mon objectif, j'ai adopté quelques principes méthodologiques, les voici :

- faire le vide, se croire parti au loin, ailleurs. Pour ce faire, ne retenir aucun des termes en vigueur pour qualifier votre population (les "immigrés", les "pauvres", les "marginiaux", les "asociaux", etc.) comme hypothèse ni à confirmer, ni à infirmer. Ces mots ne font pas partie de la langue vernaculaire, il convient de les considérer comme des données parmi d'autres en provenance de la société dominante.

- commencer par la collecte ethnographique des matériaux de base. Pour ce faire, travailler chez les gens eux-mêmes, "indigènes", sans faire appel à la connaissance que peuvent avoir d'eux des intermédiaires tels que médecins, assistantes sociales, etc., afin d'éviter de prendre les projections de ceux-ci pour du réel. Ces derniers fourniront, après cette collecte, des informations encore plus intéressantes à analyser.

- veiller à ne pas privilégier la parole, souvent piégée, mais à la croiser avec l'observation des actes, des choses, des gestes, des expressions non-verbales, je vous donne un exemple : la phrase "je ne connais personne ici", alors que deux voisins viennent demander un service, renvoie à l'examen de la signification du verbe connaître, pour ce milieu.

- ne pas intervenir dans les situations familiales, ne jamais interférer, ne pas chercher à trouver une solution à une embrouille, un différend, comme je vous l'ai déjà dit.

Bien sûr, ces règles de conduite, je me les suis construites progressivement. Après ma thèse de troisième cycle, j'ai commencé une thèse d'État. J'aurais volontiers travaillé sur les Marocains, mais ceux-ci habitaient surtout la banlieue nord, Gennevilliers, ou Saint-Denis, dans un territoire qui m'était moins familier que le 94. Aussi ai-je arpenté ce département afin de trouver des "communautés" encore "groupées", avant l'éparpillement imposé par les procédures de relogement, j'ai fini par connaître onze cités de transit, dont certaines sont maintenant détruites. Dans les petits bidonvilles espagnols et portugais d'alors, j'ai effectué des relevés en mesurant les pièces à l'aune du lit conjugal, et recensé les éléments d'un certain confort quand les médias dénonçaient le scandale de ce "sous-habitat". Je me suis toujours attachée aux faits et gestes de la vie quotidienne : le contenu du frigo, le choix des vêtements, les motifs du papier peint, le choix de la couleur, l'odeur des escaliers, la présence d'animaux, etc. L'éditeur n'a pas voulu publier l'intégralité de ma recherche en un seul livre, c'est pourquoi elle existe en deux volumes, *On est tous dans le brouillard*, publié en 1979, et *Espaces habités*, en 1982. Personne n'en a parlé, le gars de *Libération* a renoncé à faire un compte rendu et m'a confié, quelque temps plus tard : "un tel livre brûle les mains !". Je l'ai pris comme un compliment, car c'est vrai que l'on ne pouvait pas en récupérer la substance d'un point de vue politique. On m'a dit : "t'es de droite", on m'a dit : "t'es d'extrême gauche", balivernes sans aucune importance ! Je montrais des hommes et des femmes dans leur milieu tout simplement, avec leur vécu, leurs rites, leurs colères, leurs ripailles, leurs désespoirs, etc. Certains se montraient injurieux et violents, d'autres enfermés en eux-mêmes, d'autres encore mobilisaient leur imagination pour tourner à leur profit un système d'assistance sociale, mais cela, il n'était pas de bon ton de le montrer, un prolétaire ne pouvait qu'être "exploité" et "généreux". La vie sociale ne correspond pas aux livres des idéologues, l'encre avec laquelle elle est écrite résulte d'une bien curieuse alchimie... L'ethnologue est aussi un citoyen et peut s'engager dans la vie de la Cité et faire état de ses recherches, si celles-ci servent la cause qu'il souhaite défendre, mais jamais il ne doit confondre ces deux actions. L'engagement et l'enquête doivent toujours être dissociés, ce n'est pas un principe, c'est une déontologie ! Personnellement, je regrette de n'avoir pas davantage été "utilisée" par les maires, par exemple, des communes dont je connais le moindre recoin. C'est ainsi. La seule recherche appliquée que j'ai essayée de faire, concerne un petit lotissement datant de la loi Loucheur, à Gennevilliers, que la mairie m'avait demandé d'étudier, afin de connaître la population et sa mobilité, pour engager des travaux de "restructuration". Mon rapport, très descriptif, indiquait les maisons qui allaient être prochainement libérées par leurs occupants mis à la retraite. Un représentant de la mairie s'est exclamé : "Mais vous ne connaissez pas les Arabes, retraite ou pas, ils restent !". Ce qui en l'occurrence était faux, car il s'agissait de Berbères du Sousse qui émigrent seuls en France et sont très attachés à leur région où ils retournent finir leur vie auprès de leur famille. J'aurais bien voulu occuper une fonction territoriale me permettant d'impulser une politique urbaine, par exemple, nourrie par mon expérience. Cela n'a pas été possible car il y a rarement de passerelles tendues entre ces deux mondes.

Th. P. : Que pensez-vous de l'étiquette "anthropologie urbaine" qu'on pose sur vos travaux, puisqu'en vous écoutant, je crois comprendre que l'anthropologie ne peut être découpée en zones d'influence ?

C. P. : L'anthropologie n'est ni rurale, ni urbaine, ni liée à tel ou tel terroir, ni à telle ou telle population, elle vise à une compréhension de l'Homme en société, c'est dire si elle échappe à tout procédé réductionniste... En fait, c'est la logique administrative du CNRS, qui a attribué cette étiquette au laboratoire que je dirigeais avec Jacques Gutwirth, et que nous avons, finalement, acceptée, car sa généralité, nous permettait d'accueillir des chercheurs aux travaux très diversifiés, comme en témoignent les ouvrages collectifs, *Chemins de la ville* et *Ferveurs contemporaines*. Nous sommes arrivés à la Ville par des chemins de traverse : Jacques, en étudiant les juifs hassidiques d'Anvers, Montréal et Boston, et moi, en recherchant des communautés encore agglomérées avant leur dispersion dans une agglomération plus large, aux limites géographiques de plus en plus floues, la métropole. Dans un article de la revue *Hérodote*, en 1978, il a défini "L'enquête en ethnologie urbaine", avant de préciser pour la revue *L'Homme*, en 1982, quelques "jalons pour l'anthropologie urbaine" et marqué ainsi notre filiation avec Leroi-Gourhan, et aussi dans une moindre mesure avec Lévi-Strauss, ainsi que nos différences avec l'École de Chicago à laquelle on nous accole abusivement. Certes, il peut exister des ressemblances, voire des points d'accord, entre nos travaux et ceux de Park, Wirth ou plus récemment Goffman, mais pour nous, la ville est venue après, après les communautés juives hassidiques pour Jacques Gurtwirth et après les "prolétaires" et "sous-prolétaires" français, pour moi. La ville, à cette époque, je vous l'ai dit, c'est Paris. C'est immense et minuscule. C'est une partie du monde, et un monde aussi, que j'ai appris petit à petit. Mes études m'ont totalement absorbée, et à la différence d'un ethnologue rentrant d'Amazonie qui conserve des réserves pour de nouvelles recherches sur la même population, moi, j'ai tout donné, je n'ai plus rien. Je pourrais continuer mais ce serait me répéter. Il me faut repartir de zéro. Je suis trop vieille pour apprendre une langue, trop bloquée par mon père malade pour m'absenter longtemps au loin, et pourtant je sens que seule une étude comparative pourra faire progresser la recherche. Le frère de ma mère avait émigré au Canada, ses enfants se sont installés en Californie, j'envisage de refaire leur périple et puis j'y renonce, je ne sais plus trop quoi faire. Ma vie personnelle n'est guère enthousiasmante, je m'accroche quand même, je refais de l'anglais et je m'embarque pour New York où j'ai été invitée. Là, j'arpente Harlem et ses églises, j'y croise des personnages de roman, j'y découvre comme une évidence le clivage Noir/Blanc qui, comme toute évidence, mérite une sérieuse analyse, et sera présentée dans un article de *L'Homme*, "La pâleur noire. Couleur et culture aux États-Unis". Mais je suis insatisfaite, mon anglais ne me permet pas d'approfondir les enquêtes, les argots sont si difficiles, je laisse tomber les Noirs américains pour me concentrer sur les Haïtiens de New York. Mais les échanges sont délicats, le partage est douloureux, oui, douloureux. Je rentre et le tourbillon parisien m'enchanté, je travaille sur des thèmes urbains liés au mouvement, à la foule. Je mets au point la méthode d'"observation flottante", qui consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repère, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. Il va sans dire qu'une telle démarche est aux antipodes des théories d'essayistes contemporains, comme Jean Baudrillard, qui dénonce la "désocialisation", "la socialité urbaine abstraite", alors même que par cette "observation flottante" on découvre une socialité vivante et si diverse dans ses manifestations et... concrète ! La ville c'est la multitude, c'est-à-dire la liberté, l'antivillage où tout se sait. La ville est composée du mouvement

perpétuel des gens, mouvement qui garantit la coprésence du grand nombre. Elle est conçue pour la circulation des hommes et des marchandises et dispose de très peu d'aires de stationnement. Une ville se reconnaît tout de suite. On sait qu'on y est. Comme ça, en regardant autour de soi, en voyant la foule s'y affairer, en observant les gestes des anonymes : il y a une manière d'être citadin qui ne trompe pas ! Le passant est discret, il vague à ses occupations sans se faire remarquer, tel un individu comme un autre, riche de cet anonymat qui donne à vivre la ville, je regarde avec admiration le marché d'Aligre, le dimanche matin : imaginez tant de monde se côtoyer sans irritation ! L'anonymat recèle des lois d'équilibre, des mécanismes intrinsèques. Il me paraît plus adapté pour comprendre la ville que le concept de sociabilité. Ce dernier est une aptitude alors que l'anonymat est un état. L'anonymat est une réalité sociologique collective mais vécue individuellement, c'est dire la variété de ses perceptions et de ses interprétations. Aucun membre d'une foule ne ressent l'anonymat de la même façon. Ce n'est pas la solitude dans la foule qui crée l'angoisse mais le sentiment de son irrémédiabilité. Le café, par exemple, peut être propice à la sérénité, il est possible d'y déjeuner en solitaire et de s'y sentir bien, comme protégé par l'anonymat qu'il procure. Tout un jeu s'élabore entre le serveur et vous, un jeu codé, que l'on peut à tout moment interrompre ou prolonger, c'est selon. Cet anonymat est inconcevable dans un village parce que les habitants y sont peu nombreux et la vie statique, alors même que la condition de l'anonymat réside dans la circulation, la mobilité, c'est pour cela que plus la ville est peuplée, plus son réseau est dense, plus ses espaces publics sont nombreux, plus est parfaite et généralisée l'ignorance d'autrui. Se sentir avec, ou préférer rester hors d'une foule est un privilège urbain. L'élasticité de l'anonymat permet toutes les souplesses sociales : je peux participer à une discussion dans un bus ou le hall d'une poste, comme je peux y assister, en spectateur, ou demeurer totalement étranger à cet échange. La palette des situations et des réactions est particulièrement large et permet ce confort du repli sur soi, sans avoir à se justifier, comme de l'ouverture à l'autre, sans s'imposer. Je ne crois pas que la multiplication des réseaux auxquels chacun appartient, témoigne d'une perte de sociabilité, mais traduit, au contraire, la vivacité de l'urbain à réajuster sans fin les déséquilibres provoqués par le déploiement des techniques, par la vitesse de circulation, par les incessants déplacements auxquels nous nous prêtons tant bien que mal. "Toute ville est un être compliqué", dit si justement Fernand Braudel, c'est pour cela que l'ethnologue des banlieues se transforme en anthropologue de l'urbain et constate avec ravissement l'étendue des mystères à dévoiler !

Th. P. : Vous citez Braudel, a-t-il nourri vos réflexions sur la ville, l'agglomération urbaine ?

C. P. : C'est le terrain qui est la source principale de mes travaux et mes interprétations sont libres. Mes conclusions restent ouvertes tel qu'il se doit en ethnologie. Mais je reconnais une dette aux historiens, et à Braudel en premier, j'ai lu ses écrits avec délectation, avec passion, ils m'ont tellement apporté... Maintenant que j'oriente mes recherches sur le jardin et le jardinage, je me plonge dans les livres des historiens, ces anthropologues d'un quotidien parfois révolu, parfois encore présent, cette "longue durée" dont parle Braudel. Parmi les classiques de l'anthropologie, j'aime les grands Anciens. Ils écrivaient bien. C'est délicieux de relire Frazer avec le recul, je ne lis jamais par devoir, sauf les revues professionnelles que je feuillette systématiquement, mais par passion du réel et des gens véritables. C'est pourquoi je n'aime pas les romans. Je n'en lis jamais, sauf de temps à autre ceux du "domaine étranger" (10/18) et des romans policiers quand ils sont astucieusement montés et qu'ils offrent la réelle connaissance d'un milieu, je regrette que la tendance en France privilégie le "nombriisme" au détriment du

"substrat social" qui visait à témoigner d'un métier, d'une époque, d'une situation collective, j'ai lu avec profit, pour ne citer que les auteurs qui me viennent à l'esprit, là, tout de suite, Nobeit Elias, *La Civilisation des mœurs* et Michel Foucault, surtout *Surveiller et punir* qui m'a désillé les yeux. Les livres que j'aime sont ceux qui me nourrissent d'informations et fécondent ma pensée sans l'entraver. Si je n'avais qu'un livre ce serait *Le Geste et la parole*. L'histoire des techniques est très stimulante. *Les Lieux (histoire des commodités)* de Roger-Henri Guerrand m'a fait beaucoup réfléchir sur l'évolution des mentalités, le rapport au corps, les problèmes à résoudre pour une agglomération. J'ai lu aussi Michel Ragon, surtout son *Histoire de l'architecture* qui apporte sans prétention ni doctrine une masse d'informations sur le passé et les futurs, les inventions freinées par les politiques ou les mentalités. Il est en partie autodidacte et je l'admire beaucoup. A la fin de ma carrière au CNRS, qui fut d'ailleurs fort convenable, j'ai conscience de n'avoir pas assez théorisé mes propres recherches, pas su faire passer mon message avec les mots des autres. Mais je n'ai aucun goût pour la théorie, peu de capacités à abstraire et à manipuler les concepts. C'est délibérément que j'ai fui les débats théoriques. Mon ami Michel Verret, sociologue de la classe ouvrière, m'a dit un jour : "Tu n'es pas faite pour ça. Toi, tu as le concept dans le regard". C'est le plus beau compliment que j'aie jamais reçu. En réalité, je suis une solitaire, j'ai toujours travaillé seule. Ces terrains de banlieue ont sans doute été pour quelque chose dans cet isolement relatif qui était aussi peut-être une défense. J'écris dans la peine, contrairement à ce que l'on croit généralement, je me sens, pour tout vous dire, pas très bien accomplie, pas vraiment aboutie.

Th. P. : Qu'est-ce que vous aimez dans Paris ?

C. P. : J'aime rentrer par le Pont Sully à la nuit tombée et contempler depuis l'autobus l'enfilade des ponts sur la Seine. Les lumières orange du vieux Pont-Neuf le transforment en décor d'opérette. C'est un spectacle dont je ne me lasse jamais

Bibliographie*

- *Ces gens-là*, Maspero, 1968
- "La ville vue par en dessous", *L'Année Sociologique*, 1970
- "Espace, distance et dimension dans une société musulmane. A propos du bidonville marocain de Douar Doum à Rabat", *L'Homme*, XII (2), 1972
- *On est tous dans le brouillard*, *Ethnologie des banlieues*, Galilée, 1979
- *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Galilée, 1982
- "L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien", *L'Homme*, 22 (4), 1982
- "La Pâleur noire. Couleur et culture aux Etats-Unis", *L'Homme*, XXV (1-2), 1986

* Une partie des articles cités est disponible en Open Archives sur le site Hal-Shs, ou sur le site Persée (articles dans la revue *L'Homme*). Voir aussi sur Hal-Shs *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite. Textes réunis et présentés par Eliane Daphy (Au Chalet du Lac Samedi 23 septembre 1995)* [URL <http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00004529>], qui comprend une bibliographie plus complète des travaux de Colette Pétonnet. [Note d'Eliane Daphy, responsable de la rétro-publication en Open archives de l'œuvre de Colette Pétonnet, novembre 2005].

- "L'anonymat ou la pellicule protectrice", *Le Temps de la réflexion*, n° VII, Gallimard, 1987
- "Variations sur le bruit sourd d'un mouvement continu", *Chemins de la ville*, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1987
- *André Leroi-Gourhan ou les voix de l'homme, actes du colloque du CNRS-mars 1987*, Albin Michel, 1988, contribution
- "Le prolétariat, enjeu sociologique et terrain ethnologique", *Ethnologie française*, XVIII, 1988
- "Entre nostalgie et prospective, le temps présent", *L'Etat de la France*, La Découverte, 1989
- "Le cercle de l'immondice", *Les Annales de la recherche urbaine*, n°53, 1993
- "Citoyenneté en milieu prolétarisé", *Ville, exclusion et citoyenneté. Entretiens de la ville II*, éd. Esprit, 1993
- "Libres pensées", *Ferveurs contemporaines, textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gurtwirth*, L'Harmattan, 1993
- "Juin, mois des jardins. A propos des citadins", *Les Annales de la recherche urbaine*, n°64, 1994.



Rétropublication en Archives ouvertes de l'œuvre de Colette Pétonnet

Responsable Eliane Daphy
Membre fondateur du Laboratoire d'anthropologie urbaine

Pour suivre la rétropublication en ligne
http://elianedaphy.org/rubrique.php3?id_rubrique=18

